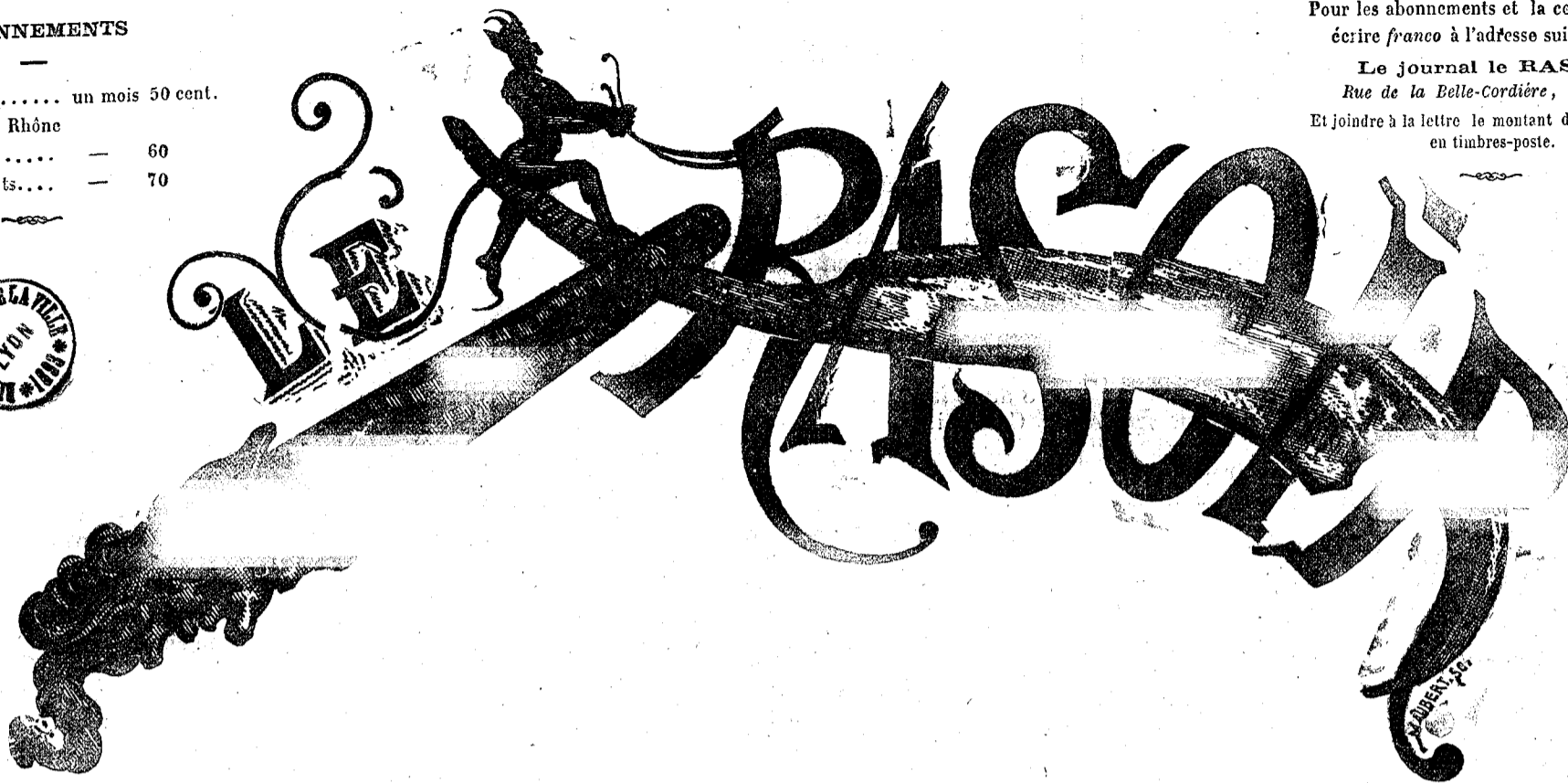


ABONNEMENTS

Lyon et banlieue.....	un mois 50 cent.
Départements du Rhône et limitrophes.....	60
Autres départements....	70



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE DIMANCHE

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.

SOMMAIRE : Premier avertissement. — Avis. — Une poignée de vérité. — Coups de Rasoir. — Denisbrackiana. — Problème humanitaire. — Les joies du Phalanstère. — Fussé-je-seul. — Ch.onique. — Dépêches. — Pensées et maximes.

PREMIER AVERTISSEMENT

Dans une lettre adressée au *Courrier de Lyon*, lundi dernier, je disais, entre autres choses, que le libraire chargé de la vente de l'*Eccommunié* ne consentait à délivrer aux marchands des kiosques et aux colporteurs la *Petite Presse* et le *Petit Moniteur* qu'à la condition qu'ils ne vendraient pas le *Rasoir*.

M. Ballay, ledit libraire, a protesté deux jours après dans le *Courrier de Lyon* et a nié avoir jamais exercé aucune pression sur les marchands.

De cette franche et loyale déclaration il résulte donc clairement :

1° Que les vingt ou trente marchands qui nous ont raconté le fait et s'en sont plaints ne savaient pas ce qu'ils disaient.

2° Que celui d'entre eux qui, dimanche, a poussé l'obéissance aux injonctions faites jusqu'à rapporter à la librairie Évrard ce qui lui restait des numéros du *Rasoir* qu'il avait achetés la veille cédait à de folles chimères.

3° Que la marchande qui a avoué tenir de la librairie Ballay que la permission de vente sur la voie publique venait d'être retirée au *Rasoir* a menti effrontément.

4° Que les colporteurs, dont plusieurs, notamment, ont été très-affirmatifs, sont doués d'une rare impudence.

5° Qu'en tout cela M. le libraire Ballay est seul à dire la vérité, en dépit des affirmations contraires d'une trentaine de personnes.

Eh bien ! voyez un peu comme je suis bâti, toutes les belles protestations de M. Ballay, tous les airs de bon apôtre qu'il se donne ne parviennent pas à me convaincre.

Je maintiens formellement ce que j'ai dit tout d'abord, à savoir que le libraire chargé de la vente de l'*Eccommunié* use de tous les genres d'intrigues, y compris la menace et l'insinuation perfide, pour empêcher les marchands de vendre notre journal.

« Le *Rasoir* lui-même, » s'écrie M. Ballay, « a sa place marquée dans ma vitrine depuis son premier numéro. »

Qu'est-ce que cela prouve ? — Tout simplement que M. Ballay a voulu se ménager un argument en cas de besoin et qu'au reste, tout en privant les

marchands des kiosques du profit de la vente du *Rasoir*, il entend bien, lui, ne faire pour cela aucun sacrifice pécuniaire et ne se priver d'aucun bénéfice.

Je viens donc inviter M. Ballay une fois pour toutes à cesser son petit manège.

J'en sais très-long sur son commerce de libraire, et si d'ici à huit jours il ne s'est pas décidé à lever l'embargo qu'il a mis de son mieux sur le journal que je dirige, je suis capable de me livrer, ici même, à une série de raisonnements qui pourront lui être désagréables ; je pourrai divulguer entre autres choses les charmants petits moyens qu'il emploie pour faire vendre et colporter le journal de Denis Brack en dépit des défenses de l'autorité.

Plusieurs fois, M. Ballay, à la porte même de votre librairie, on a saisi des numéros de l'*Eccommunié* que vous délivriez clandestinement aux marchands et aux colporteurs ; plusieurs fois M. Ballay, on a dressé des procès-verbaux pour vente en cachette du même journal à de malheureux industriels que vous aviez exposés sans le moindre remords aux rigueurs de la loi ; l'un d'entre eux s'est même vu retirer sa permission de colportage.

Eh bien ! sachez-le, monsieur, je connaissais depuis longtemps toutes ces petites manœuvres, et il m'eût été facile de les divulguer sans les scrupules que m'inspirait la position précaire de ceux que vous obligiez à être vos complices.

Dorénavant, M. Ballay, votre conduite dictera la mienne.

Pénétrez-vous bien de ce petit avertissement, Monsieur : j'en sais long et, qui plus est, je vous guette.

CHERANCÉ.

AVIS.

Quoique nous soyons bien convaincus que les manœuvres de nos adversaires pour empêcher la vente du *Rasoir* ne pourront tenir longtemps devant la surveillance que nous exerçons et devant les mesures que nous prendrons, au besoin, nous venons prier encore une fois les amis du *Rasoir* de nous prêter leur concours en cette circonstance.

Nos amis ont un excellent moyen de contre-balancer l'effet des déloyautés de nos adversaires, qui sont aussi les leurs : ce moyen consiste à n'acheter aucun journal, soit de Paris soit d'ailleurs, aux marchands qui ne tiendront pas le *Rasoir*, c'est-à-dire qui auront été assez timorés pour céder à la

pression et aux menaces de MM. Ballay et Grosdenis.

Nous prions également nos amis de nous signaler ceux des marchands de journaux qui auront mis le *Rasoir* à l'index.

Et nous verrons alors ce que nous aurons à faire.
LA RÉDACTION.

UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS

L'idée de solidarité est peu comprise en France, si l'on en juge par les résultats qu'elle a produits. Elle n'est pratiquée que par les conspirateurs et les malfaiteurs, mais les honnêtes gens ne semblent pas se douter qu'ils puissent avoir des intérêts collectifs à défendre et à faire prévaloir.

Leur aveuglement et leur indifférence sur ce point font la partie belle à leurs adversaires.

Que de tentatives criminelles leur entente ferait avorter !

Que de désastres elle préviendrait !

Quelle sécurité elle assurerait au pays !

L'initiative et l'activité ne se trouvent que du côté de la conspiration et de l'attaque. Du côté opposé, la résistance n'est pas même organisée ; on ne rencontre que des forces individuelles qu'aucune prévoyance, qu'aucun lien, qu'aucune initiative, qu'aucun intérêt, n'ont su réunir en faisceau.

C'est l'incurie et l'inertie des honnêtes gens qui seules rendent la liberté périlleuse.

Le mal non seulement ne rencontre aucune résistance, mais la curiosité, l'aveuglement et la badauderie se font ses propagateurs.

Ceux qui auraient intérêt à le combattre, le regardent passer avec indifférence ; quelques-uns ont la lâcheté de se joindre à ceux qui l'applaudissent ; les plus hardis osent à peine hasarder une protestation timide ; mais chacun laisse à autrui le soin de lui résister et de l'attaquer. De cette façon le mal poursuit sans obstacle sa marche triomphale et atteint le but qu'il désire.

Cet exemple démoralisateur porte des fruits.

Les caractères mal trempés, les ambitieux, les libres penseurs qui cherchent dans leurs besoins et leur intérêt la règle de leur conduite pratiquent alors le mal par spéculation.

Quelques cœurs honnêtes et courageux se révoltent-ils contre pareil spectacle, contre semblables abdications et entrent-ils en lutte contre les démolisseurs des principes qui sont la base de l'ordre social, nul ne les suit, nul ne les soutient ; à peine rencontrent-ils quelques sympathies stériles.

Aussi, un homme d'esprit disait-il que le rôle d'avocat des honnêtes gens est le plus ingrat qu'il soit possible d'imaginer.

Il est temps que ces derniers ouvrent les yeux, qu'ils pourvoient au soin de leurs intérêts et à la défense de leur propre cause.

Que ceux qui dorment du sommeil de l'indifférence et de l'égoïsme comprennent enfin les obligations de la solidarité et qu'ils viennent en aide à ceux qui veillent et combattent pour eux, s'ils ne veulent s'exposer au plus désagréable des réveils.

VITRIOLIN.

COUPS DE RASOIR

Voyez-vous ! il y en a maintenant de trop fortes !

Je connaissais depuis longtemps le degré d'insurrection des *démocs-socs* qui aspirent à nous gouverner ; je savais que la plupart d'entre eux plaçaient Constantinople en Norvège, en Chine et même en Amérique. Mais je n'en ai pas moins éprouvé un profond étonnement quand on m'a raconté le fait suivant, dont on me garantit l'authenticité :

Dans une des réunions publiques qui ont eu lieu la semaine dernière, à la Croix Rousse, à l'occasion de la présence en nos murs du citoyen Bancel, la gloire de La Mastre (Ardèche), un des assistants les plus autorisés — puisqu'il est ouvrier gâcheur et membre du conseil d'arrondissement de Lyon — a pris tout à coup la parole et, sur le ton d'une généreuse indignation, s'est écrié :

« Citoyens,
« Démocrates lyonnais,
« Z'enfants,

« On verse le sang de nos frères, et nous restons là sans bouger, tranquilles comme Baptiste.

« Que nous sons donc des lâches ?

« Nos frères de Valence combattent pour la liberté : ils ont fait plus de neuf cents barricades, et les *cédilles* (séides, sans doute) de la tyrannie et du *nespotime* font merveille avec leurs chassepots contre ces murailles qu'abritent les citoyens nos frères (Applaudissements).

« Dernier ces murailles, à c't'heure, peut-être il ne reste plus pierre sur pierre, peut-être il ne reste plus à nos frères pour reposer leur tête que le grand trou du *cemitière* ou le gravier du Rhône (Marques d'étonnement chez cinq ou six auditeurs. — Applaudissements frénétiques de toutes parts).

« Et nous sons là tranquilles comme Baptiste. Et nous allons pas les venger !

« Vous avez donc bien peur de vous mettre une vingtaine de lieues dans les jambes, hommes *plusilanimes* !

« Vingt lieues à faire, voilà tout, et nous sons à Valence au milieu de nos frères, sur le champ du carnage, et nous arrivons peut-être encore à temps pour empêcher les *supports* du *nespotime* de leur *z'y crever la basane* (sic) avec les balles de leurs chassepots et les talons de leurs bottes.

« Z'enfants,

« Y a pas ! Qui m'aime me suive !! Aux armes !!! Volons l'au secours de nos pauvres frères valentinois qu'on égorge !! »

Les neuf dixièmes des auditeurs s'étaient levés en criant : Aux armes ! Le dixième restant, composé des érudits de l'assemblée, eut mille peines à faire comprendre à ces braves et belliqueux républicains que la ville de Valence où on avait élevé jusqu'à un millier de barricades et où le sang venait de couler à flots était Valence en Espagne, et non Valence en Dauphiné, chef-lieu du département français de la Drôme, et qu'on aurait pour y arriver non pas 20 lieues à faire, mais environ 200 lieues.

Et notez que l'orateur qui a commis ce petit barbarisme géographique est un membre du conseil d'arrondissement de Lyon, élu par cet intelligent rouage de la machine gouvernementale qu'on appelle le *suffrage universel*.

Les formules en usage dans les réunions publiques commencent à déteindre sur nous.

On remplace souvent l'apostrophe de *monsieur* par celle de *citoyen*.

On ne termine plus guère ses lettres par une assurance plus ou moins sincère de sa « considération distinguée » ; on écrit ces simples mots, encore plus susceptibles de mensonge que les précédents : *Salut et fraternité*.

Le *Rappel* a trouvé que ce n'était pas encore assez : il a fait un emprunt au calendrier républicain. Ainsi, mardi dernier, alors que tous les autres journaux portaient la date du 26 octobre

1869, l'écho de l'hugolâtrie portait celle du 4 brumaire de l'an 78 de la liberté.

Cette malice à laquelle des ouvriers teinturiers libres-penseurs de Lyon, ont déjà eu recours dans leur lettre d'adhésion à la *Famille affranchie*, cette malice doit faire bien bisquer le gouvernement.

Aussi, moi, à la place du *Rappel*, je la pousserais encore plus loin : je remplacerais la semaine par la décade et les noms actuels que portent les jours par ceux qu'ils portaient sous la première république. Au lieu de :

26 octobre 1869,

J'écrirais donc :

Quatriè de la 1^{re} décade de brumaire de l'an 78 de la liberté.

Ce serait un peu long et, surtout, un peu inintelligible pour la plupart des lecteurs, mais ça ferait tant bisquer le gouvernement.

Pendant que j'y serais, je pousserais la malice toujours plus loin : je déposerais à jamais mon habit à queue de morue ou mon paletot et j'endosserais la carmagnole ; je remettrais mon gibus dans mon étui et je me coifferais d'un bonnet phrygien ou, au moins, d'un bérêt rouge. Puis j'irais dans le monde et au théâtre avec cet accoutrement-là.

Le gouvernement écumerait de colère.

Pour lui donner le coup de grâce et l'achever, je démolirais tous les saints et saintes du calendrier grégorien, et je les remplacerais par les plantes potagères du calendrier républicain. Toussaint-Abel Peyrouton s'appellerait ainsi Asperge Peyrouton ; Charles Vacquerie, Cornichon Vacquerie ; Edouard Meurice, Melon Meurice ; Adolphe Grosdenis, Carotte Grosdenis ; Charles Robichon, Citrouille Robichon ; Désiré Bancel, Tomate Bancel ; François-Vincent Raspail, Topinambour Raspail ; etc.

Le gouvernement n'aurait plus qu'à se brûler la cervelle !!

Je ne résiste pas au désir d'emprunter au *Mémorial de la Loire* le compte-rendu de la conférence que M. Philibert Soupé, professeur de littérature à la Faculté de Lyon, est allé faire à Saint-Etienne dimanche dernier.

M. Soupé nous a entretenus d'Aristophane et montré la société athénienne à travers les œuvres dramatiques du poète grec. Il en a analysé les pièces principales. Les *Chevaliers*, les *Guêpes*, les *Nuées*, *Lysistrata*, *Plutus*. C'est sur la première qu'il s'est le plus longuement étendu. Le sujet traitait non seulement aux développements, mais encore aux rapprochements ingénieux, aux allusions piquantes, et M. Soupé, avec la souplesse d'un esprit habile à tout laisser entendre et à tout sous-entendre, ne les a pas épargnés. De tout temps, la démagogie a été la plaie, le ver rongeur des démocraties. Le bonhomme *Démos* est un type éternel, comme ses faiblesses, ses crédulités enfantines, son empressement à chasser de son logis les amis austères qui lui disent la vérité et à se jeter dans les bras des adulateurs intéressés et fourbes qui le caressent et le trompent. On trouve aussi, partout, pas mal de *citoyens* qui ressemblent — trait pour trait — à *Cleon* le corroyeur ; à son exemple ils dodelinent le vieux bonhomme, lui promettent nocées et festins, et chassent de sa maison, en les cinglant du fouet de la calomnie, ceux qui pourraient le servir avec intelligence, dévouement et loyauté.

L'auditoire a vivement applaudi M. Soupé, et les applaudissements ont été plus nombreux encore lorsque, dans une éloquente péroraison, après avoir énuméré les points d'analogie et de contact entre le peuple d'Athènes et les peuples modernes, il a marqué, en quelques paroles énergiques et concises, les deux différences caractéristiques qui les séparent et jettent entre eux des abîmes. « Nous avons, a-t-il dit, l'esclavage de moins et le christianisme de plus. »

Pour dire tout cela publiquement à Saint-Etienne, une ville travaillée par des journaux tels que l'*Eclair*, le *Progrès* et la *Démocratie*, flagorneurs des plus vils instincts populaires, il a fallu à M. Philibert Soupé non seulement beaucoup d'esprit, — ce qui, chez lui, est chose ordinaire, — mais encore et surtout un véritable courage, celui de la franchise.

Si les prétendus éducateurs des masses qui *conférencent* à tort et à travers, comme le jeune Andrieux, voulaient bien ainsi, de temps à autre, parler au peuple le langage de la raison et du bon sens, il cesserait bien vite d'être ce grand enfant capricieux qui pousse des cris de paon parce que sa bonne refuse d'aller lui décrocher la lune.

Cette allusion aux flagorneurs populaires amène tout naturellement sous ma plume le nom de M. Jules Simon.

Voilà un homme qui s'est modifié : de concession en concession il en est arrivé à troquer son rose tendre d'il y a six ans contre un rouge sang de bœuf, son langage doux et mielleux contre des vociférations d'énergumène, sa bouche en cœur et ses attitudes penchées contre le houquet et les poings sur la hanche des forts de la halle.

Dans tous les cas, il appartient aujourd'hui à cette catégorie d'orgueilleux qu'il fait bon battre, parce qu'ils ne s'en vantent pas. Insulté et bafoué, avec MM. Pelletan, Ferry et Bancel, par les ultrasocialistes-radicaux-républicains-collectivistes-bouvistes-hébertistes-fourieristes-cabétistes-jacobins-terroristes-charentonistes-bicétristes et brailards de la réunion de la rue de Clichy, M. Jules Simon s'est écrié qu'au contraire on avait eu pour lui les plus grands égards.

C'est ce qu'on appelle ne pas être difficile, car, si traiter un député de lâche c'est avoir pour lui les plus grands égards, il n'y a pas de raison pour que envoyer quelqu'un au diable n'équivaille à lui donner l'assurance de sa parfaite considération et de ses plus profondes sympathies.

Avec tout le respect que je professe pour M. Jules Simon, je ne puis m'empêcher de lui dire que son interprétation optimiste du mot *lâche* et autres semblables affecte toutes les allures d'un baiser déposé pieusement sur la botte qui aurait pénétré avec effraction dans le fond de son haut-de-chausses.

Un BAVARD.

DENISBRACKIANA.

Depuis longtemps je ne m'étais payé le luxe du journal de Gros-Denis ; or, samedi dernier, me trouvant en veine de prodigalités, je me suis offert le numéro 27 de l'*Excommunié*.

Je l'ai lu, Dieu me pardonne ! du commencement à la fin.

Je me suis laissé dire que quelques-uns de ses lecteurs trouvaient des truffes dans ce terrain que cultive leur maître. Pour moi, qui ne me flatte pas de posséder une hure pareille à celle des quadrupèdes du Périgord, j'avoue humblement que je n'y ai trouvé encore que calomnies, injures, mensonges.

Je regrette donc mes deux sous, car, je devais le savoir, *ab uno disce omnes*, tous les numéros de l'*Excommunié* se ressemblent.

D'un bout à l'autre on y respire la mauvaise foi. Tout cela sue le mensonge.

Comme il serait trop long de disséquer chaque article, ce qui fera, en bloc, le sujet d'une autre lettre, je ne veux aujourd'hui relever qu'un tout petit *Avis* par lequel il ouvre ses colonnes.

Cet *Avis* est ainsi conçu :

« On lit dans le *Salut public* du 26 octobre :

A une des dernières audiences du tribunal correctionnel, deux marchands de journaux ont été condamnés chacun à une amende de cinq francs pour avoir débité dans les kiosques le journal l'*Excommunié*, dont la vente est interdite sur la voie publique.

« Nous remercions le *Salut public* de cet avis et prions les deux malheureux marchands de passer dans nos bureaux « 7, rue Quatre-Chapeaux ! »

Ce nous remercions le *Salut public* est-il assez joli ? Est-ce assez bien trouvé ?

Ceci me rappelle l'histoire d'un habitué de ce même tribunal correctionnel qui, accusé d'avoir été pris la main dans la poche de son voisin, un jour de foire, répondit : « Parole d'honneur ! monsieur le juge, j'ignorais complètement ce fâcheux incident. Je vous sais même tellement gré de me le rappeler que je veux tout de suite réparer mon erreur. Combien lui dois-je ? et je vous demande la permission de me retirer. »

Ca, monsieur Denis, parlons peu, parlons bien !

Si ces deux malheureux marchands ont voulu, en achetant à la librairie ou dans vos bureaux, spéculer sur ce numéro de l'*Excommunié*, espérant qu'il ferait prime, comme le *Figaro* de ce jour, vous ne leur devez rien, mais là, absolument rien. Il était donc inutile de faire parade d'un pareil *Avis*.

Double profit : votre conscience était tranquille, ce qui mérite bien considération, et vous ne jetiez pas votre argent par la fenêtre : vous savez plus que personne ce qu'il coûte à gagner. Il faut être économe, que diable ! c'est dans votre intérêt que je vous le dis.

Mais si, au contraire... oh alors... allez-y, allez-y même largement.

Pour votre public, monsieur Denis, cet *Avis*, donné de l'air le plus naturel, est la chose la plus simple du monde. Chacun en vous lisant s'est dit, et c'est précisément ce que vous vouliez :

— C'est noble, c'est grand, c'est généreux !... Tudieu ! en voilà un, au moins, qui fait bien les choses !

Pour nous, monsieur Denis, et je vous en demande pardon, c'est bien différent.

Ce petit Avis est un chef-d'œuvre de duplicité! C'est que nous vous connaissons si bien!

Et, pour ne pas laisser durer plus longtemps cette petite comédie, nous vous disons ceci :

Comment! vous étiez le seul à ignorer ce qui se passait? Mais les numéros de l'Excommunié tombaient donc tous seuls dans ces deux malheureux kiosques, comme les cailles rôties sur la table des Hébreux?

Coupons court. Allons, arracheur de dents, descendez enfin de vos tréteaux. Le mensonge est la vertu des lâches c'est connu. Et vous êtes un lâche dans toute l'acception du mot, pour avoir osé, vous, l'ami du peuple, faire trafic et à votre profit de la crédulité de ces deux malheureux marchands.

C'est vous et non pas eux, qui deviez vous assoier à la correctionnelle.

Mais ils vont être indemnisés! Ah je respire! ils n'ont qu'à passer, 7, rue Quatre-Chapeaux!

Palsambleu! cher Denis, on se croirait, en vous entendant, dans les bureaux de M. de Rothschild... Passez à la caisse!

Mais, triple paillasse que vous êtes, chacun ne sait-il pas que votre caisse est aussi vide que votre cervelle?

Que pensez-vous donc offrir à ces deux malheureux marchands? un titre de rente pour leurs vieux jours? Allons donc!

Ce ne pourra être, et je m'en fais garant, qu'un abonnement de trois mois à l'Excommunié.

Allez la musique!

PARVULUS.

PROBLÈME HUMANITAIRE

Le prêtre et les libres-penseurs.

Un jour, l'homme, arrêté dans sa brève carrière, Voit d'un monde inconnu surgir la messagère, Qui, d'un ton souverain, lui crie : Il faut partir! Caboté sans repos de la peine au plaisir, De l'espoir à la peine, il s'agit sans trêve, Et jamais de son cœur il n'acheva le rêve. Courbé sous le fardeau de la réalité, Il eut souci de tout, sauf de l'éternité. Mais, pareille à l'éclair qui déchire la nue, Sa foi, qui se réveille, a redressé sa vue. Il peut comprendre alors que, si le Créateur Alluma dans son sein cette soif de bonheur Qui le brûle, il est sage, à la fin de sa course, D'aspirer aux flots purs de la divine source. L'Eternel, en effet, ne créa rien sans but Et d'où survient la perte émerge le salut.

L'homme qui doit résoudre un redouté problème Interroge de Dieu la volonté suprême Qui pour tout l'univers, est la suprême loi Et la raison, alors, vient en aide à sa foi; Dieu, lui dit la raison, d'une invisible trame, Unit au corps de l'homme un pur rayon de flamme, Une âme intelligente, et, prompt à s'animer, L'homme a la faculté de connaître et d'aimer. A l'âme l'univers révèle l'existence D'un créateur de qui sans borne est la puissance Les merveilles de Dieu sont pour l'homme un miroir Réflétant leur auteur à l'œil qui veut le voir. Il sait que tout effet procède d'une cause Et que tout ouvrier de son œuvre dispose. Sans peine il comprend donc que l'ouvrier divin Dut à l'homme, son œuvre, assigner une fin, Prescrire des devoirs qui sont sa loi suprême; C'est là ce que lui dit la raison elle-même.

Mais, si le temps est court, les instants précieux, Il faut au moribond un guide pour les cieux, Car l'homme, étant déchu, comme un roseau fragile, Au gré de plus d'un vent plia sa molle argile; Souvent il s'égara dans de trompeurs sentiers; Les vices maintes fois furent ses géoliers. Qui le redressera? Qui dans la bonne voie Ramènera ses pas? Qui lui rendra la joie, Le calme intérieur et la sécurité Qu'alimente un rayon de pure vérité?

Lorsque l'homme entreprend un périlleux voyage, Sur des rocs escarpés jamais il ne s'engage Sans qu'un guide prudent ne trace son chemin. L'homme qu'un mal afflige appelle un médecin. Au profit des mortels, Dieu, dans sa prévoyance, Voulut instituer une sainte ambulance, Des guides-médecins, qui dirigent leurs pas, Qui pansent les blessés, les sauvent du trépas. Pour qu'ils puissent remplir leur pieux ministère, Au front Dieu les marqua d'un divin caractère. En dépôt dans leurs mains il mit la vérité, Sa clémence infinie et son autorité.

Qui n'est pas aveuglé par l'erreur, l'ignorance Ou la mauvaise foi peut-il mettre en balance Le prêtre et l'imposteur, le Christ et Barabas, Et braver de sang-froid les risques du trépas? Que sont tous ces docteurs de la libre-pensée? Voyez-les! Ils ne sont qu'une meute insensée De renégats perdus, de hurleurs enragés, Insultant la vertu, semant les préjugés, Enseignant la révolte et prêchant l'athéisme, Au nom de la folie invoquant le sophisme. Qu'ont-ils donc inventé pour tant s'enfler d'orgueil? Que leur être en entier doit finir au cercueil! Leur mérite est si grand qu'ils chassent l'espérance Et visent au néant pour toute récompense!... Révêtant l'humanité semblable à leur portrait, De changer l'homme en brute ils cherchent le secret. Ineptes sont leurs vœux, et vaine est leur folie, Dieu n'est pas détrôné, ni leur âme abolie!

L'homme qui fuit l'espoir, qu'assiège le trépas Et qui sent s'effondrer la terre sous ses pas Se souvient que son corps, enveloppe mortelle, Dans ses sens épuisés cache une âme immortelle, Qui va prendre son vol vers un monde meilleur, Où le sage pourtant aborde avec terreur, Qui donc peut affronter la suprême justice Si nul bain ne lui rend un salutaire office? Devant Dieu tout mortel a besoin de pardon, Et le prêtre l'accorde à qui courbe le front. A toute heure il accourt vers celui qui l'appelle, Nulles peines, nuls soins, ne rebutent son zèle. Le prêtre du mourant est le dernier ami Et qui l'écoute, en paix s'est toujours endormi. Ministre de celui qui visita la terre Pour la combler de paix, de pardon, de lumière, Il consacre sa vie au service du bien, Et nous enseigne à vivre, à mourir en chrétien.

Mais, a-t-il consolé quelques couches funèbres! Embusqués dans la nuit, les enfants des ténèbres, Vont guêter son retour, pousser des hurlements, Comme l'hyène, entendant de lointains râlements, Accourt pour dévorer quelque nouveau cadavre. Nul vœu ne les émeut, aucun deuil ne les navre; Sans souci du devoir, sans crainte du remords, Ces hommes de progrès font la traite des morts! L'un s'écrie : Liberté! l'autre : Libre-pensée! Et, lorsque vous scrutez leur conduite insensée, Les voyez-vous d'autrui méconnaître les droits, Braver la conscience et violer ses lois! Toute volonté doit devant eux disparaître Avec l'ordre, la foi, Dieu, l'Eglise et le prêtre. Mais le prêtre outragé suit sa voie et répond : Pardonnez-leur, Seigneur! Savent-ils ce qu'ils font!!!...

VITRIOLIN.

LES JOIES DU PHALANSTÈRE.

L'eau inondait la barbe et baignait le menton de Tantale, mais s'enfuyait comme le reflux de la mer sitôt que l'infortuné entr'ouvrait les lèvres pour étancher l'ardente soif qui le dévorait.

Que de fois l'humanité, dévorée de la soif du bien-être, a dédaigné de boire, alors que, contrairement à Tantale, elle n'avait qu'à entr'ouvrir les lèvres pour aspirer le liquide consolateur!

Un jour entre autres, un homme vint et tendit à la France entière une vaste coupe où elle eût pu, non seulement boire à longs traits le bonheur, mais nager, s'ébattre et faire la planche au milieu des félicités les plus prestigieuses.

Cet homme s'appelait Victor Considérant.

L'Assemblée nationale, au nom de la France, repoussa la coupe que lui tendait ce grand dispensateur de l'ambrosie sociale et accueillit même cette offre par un formidable éclat de rire.

Je voue à l'exécration des générations présentes et futures cette irrévérencieuse et indécente hilarité. Oyez un peu si j'ai raison.

Comme Fourier et encore plus que Fourier, Considérant s'était mis dans la cervelle de faire le sort le plus beau, le plus digne d'envie à l'humanité souffrante, et pour ces philosophes l'humanité tout entière était l'humanité souffrante : il y avait seulement des degrés dans la souffrance.

Je ne veux ni exposer ni analyser ici les plans de ces vastes projets; je vais en indiquer seulement les grandes lignes.

Dans l'état de choses actuel ce qui donne la consi-

dération, c'est la fortune (hélas!), le talent, la science, l'éducation, etc...

Dans l'état social tel que voulait le constituer le disciple de Fourier, la considération serait en rapport direct et proportionnel avec la vileté des fonctions.

Les balayeurs de la voirie y auraient rang de conseillers d'Etat en service ordinaire; les cantonniers, rang de conseillers d'Etat en service extraordinaire.

On s'arracherait la dignité de décrocteur, quelque chose d'équivalent au maréchalat actuel.

Le sonneur de cloches et le bedeau en revendraient pour l'importance à l'archevêque et au cardinal.

Les marchands de peaux de lapins seraient quelque chose comme sénateurs, les marchands de chiffons quelque chose comme ministres, et, dans les cérémonies publiques, les pompiers inodores de M^{me} Marduel marcheraient vêtus de robes blanches, couronnés de roses, ornés des nobles attributs de leurs fonctions, au rang où se placent aujourd'hui les grands officiers de la Couronne.

Et Messieurs les concierges, donc! En voilà qui seraient environnés de considérations distinguées! Fussiez-vous docteur de toutes les Facultés, même de la Faculté ès-billets de banque, il ne faudrait pas vous aviser de quitter, le matin, votre domicile sans aller déposer un pieux baiser sur la pantoufle de M^{me} de Pipelet et demander à M. de Pipelet si Morphée lui a versé d'agréables pavots.

Le meilleur moyen d'atteindre aux dignités enviées, telles que celle d'étameur de casseroles, serait le canal de sa femme de ménage, et on se disputerait la protection du marchand d'eaux grasses.

Quant aux conseillers d'Etat, aux maréchaux, aux archevêques et cardinaux, aux sénateurs, aux ministres, aux grands-officiers de la Couronne, si l'on laissait subsister tout cela, ils composeraient le *vile pecus*, et personne ne s'aviserait de trouver la moindre anomalie dans le fait du vidangeur Lefrançais, de Paris-La-Villette, envoyant M. Rouher lui chercher pour deux sous de tabac en ficelle.

(La suite au prochain numéro.)

CASTOR.

FUSSÉ-JE SEUL.

Je viens de lire le dernier manifeste de l'apothicaire Raspail.

Cette œuvre littéraire a une analogie frappante avec les boniments de l'épicier Chabert. Je dois l'avouer cependant, je préfère de beaucoup Chabert : au moins ce dernier dit beaucoup de choses en peu de lignes, tandis que Raspail bavarde trois colonnes pour ne rien dire du tout.

Les lecteurs du *Rasoir* n'espèrent pas que je leur serve ce vaste radotage, mais je n'aurai garde de laisser passer sans les relever quelques-unes des cocasseries qu'il contient.

M. Raspail commence :

« Les électeurs de Lyon, ainsi que ceux de Paris, n'ont certainement pas oublié avec quelle insistance j'ai, pendant très-longtemps, refusé l'honneur de vous représenter. »

Refuser avec insistance, voilà une expression digne de faire pendant au *Je recule en avançant* de je ne sais plus trop quel écrivain, qui, au moins, n'avait pas la prétention de parler sérieusement. Je soupçonne fort l'apothicaire Raspail d'avoir tellement insisté à refuser ce qu'on ne lui offrait pas qu'on aura fini par le lui offrir.

« Ne devais-je pas, dit plus loin l'apothicaire, me ranger à côté de M. de Keratry, adversaire de mes opinions sans être mon ennemi, comme le sont la plupart de ceux que le public m'associe. »

C'est-à-dire Bancel, Gambetta, Simon, Ferry et autres. Raspail appelle déjà ces messieurs ses ennemis : avant peu il les rangera dans la grande classe des mouchards chargés de le surveiller par le gouvernement, qui a hâte de se dérober à ses efforts.

« Il y a vingt ans, j'eus le bonheur de léguer à la France la pensée de toute ma vie. »

J'entends d'ici un lecteur dire : « Cette pensée de toute sa vie que M. Raspail a eu le bonheur de léguer à la France, c'est le camphre? » Eh bien, mon bon, vous n'y êtes pas du tout, mais pas du tout : le legs fait à la France par M. Raspail, c'est.... le



suffrage universel, rien que ça, qu'il a inventé à lui tout seul.

« Je vous démontrerai un jour ce point d'histoire, » ajoute l'ex-associé du pharmacien Morel.

Eh bien ! cher Monsieur, nous ne demandons pas mieux.

Le plus tôt possible, S. V. P.

« De tous les coins de la France arrivaient les adhésions de mes collègues à la proposition de M. de Kératry. »

Ah ! ça c'est vrai ! par exemple, à la condition, cependant, que la France n'ait que quatre coins, car il y a eu juste quatre adhésions.

« Tout à coup M. de Kératry, notre chef de file, pousse le premier cri de détresse : *Je n'y serai plus* ; et, après lui, avec le même entrain et sur toute la ligne, chacun de s'écrier : *Ni moi non plus ! Dieu m'en garde ! Et voilà que dans cette affaire je reste seul.* »

Il reste seul !!!

Une ! Deux !! Trois !!!

Avec son déshonneur !

Peut-être pas avec son déshonneur, mais au moins avec son ridicule.

« Le plus DRÔLE des plumitifs de M. Rouher..... »

Ici, lecteur, il y a calembour : je vous en préviens tout de suite, car ce jeu d'esprit est tellement fin que vous pourriez bien ne pas vous en être aperçu.

Ce plumitif de M. Rouher, dont parle l'illustre apothicaire, c'est M. DRÉOLLE, directeur du *Public*. Vous comprenez, n'est-ce pas ? DRÔLE souligné par M. Raspail pour vous faire *assavoir* que c'est de DRÉOLLE qu'il parle. Ça, c'est fin ou je ne m'y connais pas. Et, cependant, p'pa Raspail a encore du chemin à faire pour détrôner MM. Sauzet et de Tillancourt.

Je reprends :

« Le plus DRÔLE des plumitifs de M. Rouher va vous redire, sans doute, dans son patois auvergnat (1) que j'ai été supplier à deux genoux mes électeurs et mes correspondants à l'effet d'être délié de ma parole : *Fussé-je seul.* »

Dam ! écoutez donc, p'pa, si M. Dréolle connaît comme moi le plâtrier Chaverot, le menuisier Knobloch, le fondeur Grésillon, l'épicier Batifois et autres qui vous ont conseillé dans le *Progrès* de ne pas manifester au 26 octobre, le rédacteur du *Public* est un peu fondé à croire que d'aussi profonds politiques pourraient bien n'être que des compères.

« A ce malaise qu'oppose le Gouvernement ? D'abord le chassapot, qui peut abattre un citoyen comme une mouche. »

Même plus facilement qu'une mouche, M. Raspail. Tenez ! essayez voir d'abattre une mouche avec un chassapot ! Je vous donne dix coups !

« Agriculteurs, ouvriers, manufacturiers et commerçants, grandes familles de producteurs..... »

On croirait entendre une plainte :

Hommes, jeunes filles, femmes,
Célibataires et veufs,
Jardiniers, marchands de bœufs,
Etc....., etc.....

« Que ne vous tendez-vous enfin la main pour vous rendre la vie aussi facile que l'existence est courte. »

M. Raspail prétend que l'existence est courte, et il nous sert des tartines de deux grandes colonnes !!

Je passe sous silence une foule d'autres naïvetés, en *patois auvergnat*, telles que les *grandes trahisons du jésuitisme*, et j'en arrive à une recommandation que M. Raspail répète beaucoup, depuis quel que temps, et que son dernier manifeste, notamment, contient deux fois.

« J'invite, dit-il, la *partie saine* de la population à rester chez elle. »

Pourquoi cette invitation n'est-elle adressée qu'à la *partie saine* de la population ? Pourquoi M. Raspail laisse-t-il la permission de sortir à la *partie malade* de la population ? Aurait-il l'intention de vendre du camphre à cette dernière, sur la place publique et entre deux airs de clarinette ou de trombone ?

J'en ai fini avec cette analyse de l'interminable élucubration de l'illustre apothicaire. Je ne terminerai pas cependant sans faire remarquer à M. Raspail combien il est étourdi pour son âge.

Si on voulait écrire l'histoire de ses reculades, on se créerait un labeur des plus lourds. Ce n'est pas

(1) Pas si auvergnat, toujours, que les refus avec insistance de M. Raspail.

moi qui l'entreprendrai. Je veux, toutefois, lui remettre en mémoire ses deux dernières maladroites.

Au mois de juin dernier, il menace le *Courrier de Lyon* d'un procès et annonce à son de trompe à l'univers entier qu'il va exiger des tribunaux les têtes des rédacteurs de ce journal. Il fait un envoi considérable de papier timbré, puis, voyant que ces procédés d'intimidation ne prennent pas, il recule tout à coup en s'écriant qu'il n'a pas le temps de s'occuper de ses affaires personnelles.

Et les rédacteurs du *Courrier de Lyon* jouissent encore d'une santé florissante.

Au mois de septembre dernier, l'ex-associé des pharmaciens Collas et Morel menace le gouvernement d'un affreux cataclysme et d'un non moins affreux renversement. Il mettra à exécution cette menace, *fût-il seul.*

On compte là-dessus, puis, quand vient le moment, M. Raspail remplace l'exécution de ce projet par deux colonnes d'une prose indigeste, sur laquelle semble avoir soufflé un vent d'aberration mentale.

Et le gouvernement continue à jouir d'une santé florissante.

Encore une reculade comme celles-là, et je proclame à haute voix que pour être la plus mobile des girouettes lyonnaises il ne manque au millionnaire Raspail que d'être assis sur un des paratonnerres de la poudrière du fort Saint-Jean.

BABYLAS.

CHRONIQUE.

J'ai été témoin, mercredi matin, d'une scène des plus pénibles :

Une jeune femme de 20 à 25 ans, cédant aux conseils d'un violent désespoir, s'était jetée dans le Rhône, près du pont de la Guillotière.

Témoin de ce fait, le pêcheur Lacroix se hâte d'aller à son secours et parvient, au péril de sa vie, à la retirer de l'eau.

La pauvre femme n'avait pas encore perdu connaissance ; M. Lacroix, son sauveur, et un employé d'un bateau à laver, M. Marin, la prennent chacun par un bras et la conduisent à l'Hôtel-Dieu.

M. Lacroix entre au bureau. Les deux autres personnes restent sous les arcades.

Il était sept heures du matin. Un vent aigre, précurseur de la neige qui a commencé à tomber le lendemain, soufflait du nord : il faisait froid.

La jeune femme, presque évanouie et se soutenant à peine en s'appuyant sur le bras de M. Marin, était là, attendant son sort. Ses vêtements en désordre n'offraient pas un fil de sec des pieds à la tête ; ses cheveux, dénoués, ruisselaient d'eau sur sa poitrine et ses épaules ; son visage, amaigri par la souffrance et la misère, avait des teintes livides. La malheureuse grelottait ; ses dents claquaient les unes contre les autres, et elle ne pouvait articuler aucune parole.

M. Lacroix sort du bureau.

— On ne peut, dit-il, la recevoir sans un ordre de la police ; il faut que nous y allions.

Le triste cortège s'achemine alors vers les Célestins, traverse la rue Impériale, la place de l'Impératrice, la jeune femme grelottant toujours, et se rend chez le commissaire de police.

Ce fonctionnaire s'empressa de donner l'ordre de recevoir d'urgence cette jeune femme, et, soutenue par MM. Lacroix et Marin, celle-ci reprit le chemin de l'Hôtel-Dieu où elle fut enfin admise.

Mais que de formalités n'a-t-on pas dû remplir avant de donner à la malheureuse les soins qu'exigeait son état ! Le plus grand danger qu'elle ait couru, ce n'est peut-être pas quand les flots du Rhône l'entraînaient : ce serait bien plutôt quand le règlement de l'Hôtel-Dieu l'obligeait à se rendre, trempée jusqu'aux os et par un temps très-froid, de l'hôpital chez le commissaire de police et du bureau du commissaire à l'hôpital. Une commotion cérébrale pouvait bien la frapper subitement, et, en tous cas, elle devra s'estimer heureuse s'il n'en résulte pas pour elle une fluxion de poitrine.

Ne serait-il pas possible d'éviter ces longues formalités d'admission ? N'eût-il pas été, dans le cas dont il s'agit, urgent d'admettre d'abord la malheureuse femme dans une des chambres de l'Hôtel-Dieu et dans un lit bien chaud, sauf de faire régulariser son admission par M. le commissaire ?

En exprimant ces *desiderata* je suis sûr d'être compris par les hommes charitables, par les généreux philanthropes qui administrent avec tant de

dévouement et d'abnégation nos hospices de Lyon. Ils seront, j'en suis sûr, comme moi d'avis qu'il y a des cas où le règlement doit fléchir devant la nécessité.

Alors qu'un citoyen n'a pas craint de risquer sa vie pour sauver un malheureux il ne faut pas qu'un règlement hospitalier soit assez inflexible pour compromettre le succès de cet acte de courage et de dévouement.

Il ne faut pas que la maison qui s'appelle *Domus Dei* reste close une minute devant un malheur auquel personne n'oserait fermer sa porte.

CHERANCÉ.

DÉPÊCHES UNIVERSELLES

LYON, le 29 octobre 1869. — Brack aux forçats de Cayenne.

Vénérables frères,

Vous m'avez invité à vous dire, là franchement entre nous, ce que c'est que la religion et ce que j'en pense.

Votre question ne laisse pas que d'être embarrassante pour moi, non que je ne possède pas les notions nécessaires pour vous éclairer à ce sujet, mais parce que je crains l'impression qu'une réponse sincère comme vous me la demandez, peut produire sur vos esprits.

Mais comme je n'ai rien à vous refuser, je vais m'exécuter.

Dieu ayant créé l'homme et l'ayant doué d'une intelligence capable de le connaître, devait lui imposer une fin et des devoirs.

La connaissance de Dieu et les relations de l'homme avec Dieu pour l'accomplissement des devoirs qu'il a prescrits, voilà ce qui constitue la religion.

La religion prescrivant non-seulement l'accomplissement des devoirs de l'homme envers Dieu, mais encore envers ses semblables, forme ainsi nécessairement la base et la clé de voûte de l'ordre social.

Par conséquent, quand on veut ébranler la société, il faut attaquer la religion.

C'est ce qu'ont bien compris tous les révolutionnaires.

La religion leur serait indifférente par elle-même, si elle ne mettait obstacle à l'accomplissement de leurs projets.

De plus les attaques extraordinaires, les faits monstrueux ont un attrait particulier pour les ignorants.

Vous comprenez à présent le mobile de ma conduite.

Mais gardez le secret pour vous, dans l'intérêt de ma considération.

Salut et fraternité.

BRACK.

MAZAS, 25 octobre 1869. — TROPMANN à Raspail.

Des circonstances indépendantes de ma volonté me prient du plaisir de vous accompagner demain.

Je le regrette sincèrement, car avec moi vous n'auriez pas été seul.

Salut et fraternité.

TROPMANN.

PARIS, 26 octobre, au matin. — Raspail à TROPMANN.

Ta dépêche a jeté le découragement dans mon âme.

Je comptais sur toi sans te compter, lorsque j'ai prononcé mon *fussé-je seul.*

Puisque tu ne peux m'assister j'ajourne ma manifestation.

Salut et fraternité.

RASPAIL.

CUBLIZE, 28 octobre 1869. — Soyez bien convaincu que ce n'est pas à Cublize que Brack trouvera jamais le placement de ses reliques.

ROBICHONVILLE, 29 octobre 1869. — Le courrier apportant les dépêches de cette place, a trouvé la route interceptée.

Il espère néanmoins arriver prochainement à destination.

PENSÉES ET MAXIMES.

Celui qui garde son âme en état de désirer qu'il y ait un Dieu n'en doute jamais.

Celui qui ne pense à ses devoirs que lorsqu'on l'en avertit n'est digne d'aucune estime.

L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

A NOS CORRESPONDANTS

PETIT FRANÇOIS. — Votre article, fort bien fait, du reste, passera en entier samedi prochain.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Amé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière 14.